PHILOSOPHIE RATIONNELLE

LA

VIE POSTHUME

3e ANNÉE. — N° 11. Mai 1888.

SOMMAIRE :

L'ŒUVRE D'ALLAN KARDEC

Ce dont on paraît ne se préoccuper que fort peu en spiritisme, c'est du progrès. Aux idées nouvelles, il faut cependant des explications nouvelles ; les révélations ont fait leur temps aujourd'hui et la conscience humaine aspire de plus en plus à secouer le joug mystique qui la tint si longtemps courbée sous le dogme religieux.

Ce qu'il faut à la Raison, ce sont des notions claires et précises ; si elle ne demande pas mieux que de croire et d'espérer, encore faut-il que sa croyance et ses espérances soient basées sur des données sinon absolument positives, du moins foncièrement rationnelles.

En ne pas tenant compte de l'irrésistible courant d'opinion qui porte de plus en plus les sociétés humaines vers la Libre-Pensée, le spiritisme ne gravera son nom que sur des ruines, car à côté de lui pourront naître et se développer d'autres philosophies plus rationnelles ; en s'efforçant, au contraire, de s'assimiler les idées nouvelles, de marcher avec le progrès, de le dépasser même pour en préparer la voie, il ne pourra que grandir et grouper autour de lui un plus grand nombre de sympathies.

C'est pourquoi nous n'avons cessé de protester, à la *Vie Posthume*, contre cette prétendue infaillibilité du *Livre des Esprits* que la plupart des spirites persistent à opposer comme une barrière infranchissable à toute nouvelle aspiration vers le Progrès. Nous croyons fermement à l'avenir du spiritisme, mais nous sommes également convaincu qu'il

sera libre-penseur ou cessera d'être ; et c'est pour cette raison que, pénétré de son importance et du but essentiellement émancipateur qu'il est appelé à remplir dans l'humanité, nous ne cesserons de combattre pour le voir s'orienter vers l'avenir, et rejeter loin de lui les dernières attaches mystiques qui l'enchaînent encore à un passé de servitude et de soumission religieuses.

On nous a bien des fois reproché d'être injustes envers Allan Kardec et d'attaquer son œuvre de parti-pris. Nous ne pensons pas mériter ce reproche. La personnalité de notre éminent pionnier n'a jamais été mise en cause à la *Vie Posthume*. Nous savons trop, par expérience, quelle fermeté de croyance, quelle courageuse persévérance il faut employer pour combattre presque isolé contre le plus grand nombre, mépriser le qu'en-dira-t-on et se placer hardiment au-dessus des préjugés mondains, pour ne pas rendre à Allan Kardec l'hommage qui est dû à l'énergie dont il a fait preuve en implantant la philosophie spirite au sein d'une société railleuse et sceptique. Quant à son œuvre il l'a offerte à la méditation de ses continuateurs et puisqu'il n'a jamais prétendu la donner comme le dernier mot sur les rapports entre l'humanité incarnée et l'humanité désincarnée, nous ne voyons pas en quoi ce serait être injuste envers lui que d'en signaler les côtés faibles, en quoi ce serait l'attaquer de parti-pris que de travailler à la rehausser au niveau des idées nouvelles.

S'il en est, pleins de vénération pour le passé, qui, plutôt que de reconnaître l'insuffisance actuelle du *Livre des Esprits* pour agir sur l'esprit public, préfèrent se vouer à l'ingrate tâche d'en torturer les textes et de les accommoder selon leur fantaisie personnelle, il en est d'autres, et nous sommes du nombre, qui, plus particulièrement préoccupés de l'avenir du spiritisme, s'efforcent de présenter à l'intelligence, des idées plus compatibles avec les tendances rationalistes qui caractérisent les derniers efforts philosophiques de notre dix-neuvième siècle.

Dans l'œuvre d'Allan Kardec, deux courants bien définis sont à constater : l'un miraculiste, ayant pour objet de faire sanctionner par la découverte du fait de la survivance, certaines idées religieuses, à ce moment encore profondément enracinées dans la société ; l'autre rationnel, offrant ce même fait comme une base solide destinée à soutenir l'édifice à venir d'une philosophie pouvant logiquement sanctionner tous les affranchissements de la pensée vers un idéal de ustice et de liberté.

L'Auteur du *Livre des Esprits* qui « dès l'âge de 15 ans — nous dit « M. Maurice Lachâtre dans son dictionnaire universel — conçut l'idée « d'une réforme religieuse à laquelle il travailla dans le silence pen- « dant de longues années, avec l'idée d'arriver à l'unification des « croyances » crut sans doute trouver dans le spiritisme la réalisation de son rêve philosophique. Aussi, ne sommes-nous pas étonné, si dès le début il fit de nombreuses concessions à l'esprit religieux et présenta la nouvelle croyance comme un puissant auxiliaire de la religion. Cette illusion ne devait pas être de longue durée ; excommunié, anathématisé par le clergé catholique, le spiritisme fut signalé ouvertement du haut de la chaire, sournoisement dans l'ombre du confessionnal, comme l'œuvre du démon, et son fondateur, présenté à la sainte horreur des fidèles comme venant préparer le règne de l'Antéchrist. C'est alors que, par la force même des choses, Allan-Kardec dut se résigner à combattre ouvertement le catholicisme et à orienter plus particulièrement sa philosophie vers la Libre-Pensée. Ses derniers ouvrages, particulièrement la Genèse, quoique encore bien empreints, selon nous, de l'esprit religieux et mystique, témoignent cependant d'une tendance de plus en plus rationnelle et positive.

Or, si déjà Allan-Kardec avait compris toute la nécessité de cette marche en avant du Spiritisme, est-ce bien la continuer que de s'immobiliser dans ses écrits, de se refuser, de parti-pris, à examiner les nouvelles théories que trente ans de progrès et de liberté ont fait éclore dans la génération actuelle ? Est-ce donc nous montrer ingrats, irrespectueux envers notre initiateur, que de préparer à sa mémoire une glorification à venir ? Le Spiritisme peut se transformer, le nom d'Allan-Kardec n'en restera pas moins attaché au fait de la survivance comme celui de tous les pionniers de l'humanité est demeuré inséparablement lié aux vérités scientifiques ou morales dont ils ont préparé l'avènement. C'est pourquoi, placé entre la perspective d'un ensevelissement prochain de notre philosophie, si elle continuait à piétiner dans le cercle étouffant de la crédulité religieuse, et celle que l'avenir lui réserve, sans nul doute, si, lui tendant les bras, elle s'élance vers lui libre de toute entrave mystique, affranchie de toute préoccupation retardataire, nous ne saurions hésiter à exprimer librement notre pensée dût-elle être en contradiction évidente avec les théories chères à l'auteur du "Livre des Esprits".

* * *

Réincarnation

Parmi les principes mis en avant par l'école spirite française, il en est un, celui de la réincarnation, dont Allan-Kardec a eu le rare mérite de comprendre toute l'importance, mais qui ne semble pourtant pas avoir inspiré beaucoup de sympathie aux spiritualistes américains et anglais. En France même où elle est cependant généralement acceptée par les partisans du fait de la survivance, nous avons entendu, bien des fois, certains spirites, très convaincus du reste, émettre des doutes sincères sur l'existence de cette loi naturelle.

Quelle est la cause de cette négation chez nos voisins d'outre-mer, de cette incertitude chez certains adeptes français à l'égard de la théorie des préexistences pourtant si importante et si logiquemsnt corrélative de l'idée de survivance ? Selon nous, à l'immense part qui est faite dans ses applications, à l'idée miraculiste et arbitraire d'un Dieu anthropomorphe intervenant directement par un acte de sa volonté pour en déterminer les conséquences, ou à celle d'un choix, capricieusement exercé par l'être lui-même. alors que par le simple jeu régulier d'une loi naturelle il est facile de la rendre également sympathique à toutes les intelligences.

En effet, telle qu'elle est présentée dans le "Livre des Esprits" la loi de Réincarnation, n'est encore, il faut le reconnaître, que bien superficiellement explicative en ce qui concerne les nombreuses diversités physiologiques et morales qui distinguent les individus entre eux. Acceptable comme loi d'ensemble elle devient absolument insuffisante si on veut l'appliquer aux multiples situations individuelles ; de cette insuffisance au doute, à la négation même il n'y a souvent qu'un pas à franchir.

D'après Allan Kardec l'instant de la réincarnation et l'état charnel qui en résulte seraient ou volontairement choisis par l'être ou à lui imposés par Dieu comme le juste châtiment de fautes antérieurement commises dans l'existence charnelle précédente. Ce serait, soit une mission, soit une expiation, soit une épreuve volontaire ou subie. La situation morale, la situation corporelle, et la situation sociale de l'être incarné seraient donc le résultat d'une épreuve ou d'une mission volontairement acceptée, ou bien celui d'un châtiment, d'une expiation imposés par la justice divine. La situation morale serait déterminée par l'acquis des connaissances antérieures dont l'être apporterait en naissant le bagage intellectuel ; sa situation corporelle serait choisie

ar lui, parmi toutes celles qu'il jugerait devoir être profitables au éveloppement et à la libre manifestation de ses facultés acquises, à noins qu'elle ne lui ait été imposée comme le châtiment d'abus ntérieurs ; sa situation sociale, enfin, plus ou moins fortunée ou nisérable, élevée ou supérieure dans l'échelle mondaine, constituerait our lui une épreuve qui lui servirait à racheter et à expier certaines autes précédemment commises.

Ainsi présentée, la loi de Réincarnation semble parfaitement expliquer les différences intellectuelles et morales qui diversifient les ndividus entre eux : On serait d'autant plus intelligent que l'on aurait lus activement exercé son intelligence dans le passé ; on serait l'autant moins élevé moralement que l'on aurait moins acquis de supériorités morales. Mais là ne s'arrêtent pas les diversités individuelles ; s'il en est, au double point de vue intellectuel et moral, d'intelligents et d'ineptes, d'avilis et de purs, on peut également constater dans la société charnelle, non seulement des diversités inhérentes à l'état physiologique des êtres qui la composent, mais encore de nombreuses inégalités sociales dans leurs conditions et leurs situations respectives. C'est ici que la théorie Kardéciste nous parait insuffisante, nous dirons même inacceptable.

En effet, si nous admettons comme conséquences d'actes antérieurs les diversités physiques et sociales, c'est donc que notre existence est fatalement déterminée à l'avance dans ses situations importantes et que nous sommes beaux ou laids, riches ou pauvres, parce que nous devons être ainsi, de par notre volonté ou la volonté divine afin de racheter et d'expier nos fautes antérieures ? Le nègre qui gémit sous le fouet de son maître a commandé jadis et fouetté des esclaves ; l'être difforme, objet de dégoût pour ses semblables, a jadis abusé de sa beauté pour tromper les cœurs confiants ; le mendiant d'aujourd'hui a été le riche au cœur sec de la veille ; l'opprimé fut l'oppresseur, la victime le bourreau, le faible le puissant ?

Mais c'est là du pur fatalisme ! Notre liberté, nos devoirs, nos droits, n'existeraient donc plus et nous serions tous inexorablement entraînés dans le sentier tracé à notre destinée ? Celui qui aurait choisi, ou auquel on aurait imposé l'épreuve de la misère y serait invinciblement maintenu quels que soient ses efforts, ses luttes, ses souffrances pour la surmonter, et la providence écarterait soigneusement de lui toute main secourable ? Celui qui aurait choisi la richesse ne pourrait donc la perdre ou la dissiper ?

On pourra sans doute objecter que l'être ayant volontairement choisi ou accepté son épreuve, il ne saurait y avoir fatalité puisque les diverses situations qui résultent de ce choix ne sont que l'effet d'un déterminisme naturel dont il a lui-même voulu la cause. Soit, pour ce qui concerne l'action individuelle ; mais comment expliquer alors les multiples causes étrangères à l'être lui-même et qui, dans le cours de son existence peuvent si souvent modifier sa situation ? Ou bien les actions étrangères à l'individu qui en subit les effets, sont inexorablement imposées à ceux qui les accomplissent et il y aurait donc fatalité pour ces derniers; ou bien il y a liberté pour tous et alors l'épreuve choisie ou imposée est sans cesse modifiable par les multiples incidents qui doivent naturellement résulter, durant la vie, de cette liberté collective ? A cette double question nous avons vainement cherché dans le *Livre des Esprits* une réponse précise. On peut cependant déduire de l'ensemble des théories qui y sont émises, et que sont venues corroborer les communications de la première heure, l'idée de fatalité dans l'enchaînement des circonstances qui conduisent l'être de sa naissance à sa mort. Cette idée *miraculiste* nous parait particulièrement ressortir des deux passages suivants (page 365) :

« La fatalité n'est pas un vain mot ; elle existe dans la *position* que « l'homme occupe sur la terre, et dans les *fonctions* qu'il y remplit, « par suite du *genre d'existence* dont son Fsprit a fait choix.

« C'est dans la mort que l'homme est soumis d'une manière absolue « à l'inexorable loi de fatalité ; car il ne peut échapper à l'arrêt qui « fixe *le terme de son existence*, ni au *genre de mort* qui doit en interrompre le cours. »

Il y aurait donc, d'après Allan-Kardec, fatalité dans les deux situations, initiale et terminale de l'existence : la naissance et la mort. Or. est-il possible de concilier rationnellement cette donnée avec l'observation des faits qui nous montre l'être subissant durant la vie, non seulement la conséquence de ses actions personnelles, mais encore celle des actions individuelles et collectives, à lui complètement étrangères ? Un être meurt d'épuisement et de misère parce que, quoique étant né dans une position fortunée, il a été dupe, toute sa vie, d'exploiteurs et de fripons. Un autre se suicide, parce que mille et une circonstances, toutes indépendantes de sa volonté, l'ont peu à peu conduit à cet acte de désespoir. Un troisième meurt frappé de la foudre. Il était donc *écrit* qu'il en serait ainsi ? C'est sans doute la loi justicière qui a fait providentiellement dépouiller l'homme confiant, et

désespéré l'honnête homme ? Et la foudre ! c'est également la Providence qui l'a fait éclater à l'heure dite sur celui qui devait en être frappé ? Cette dernière question est clairement résolue dans le *Livre des Esprits*, de la manière suivante :

« Il a été *inspiré* à l'homme la pensée de se réfugier sous un arbre, « sur lequel la foudre *devait* éclater, car l'arbre n'en aurait pas moins « été frappé que l'homme fut ou ne fut pas dessous. »

Qui oserait prendre au sérieux une pareille réponse ?

Un être vient au monde, il est écrit dans le livre du Destin, que le 25 Mars de l'an 188.... à la cinquième heure du jour, par exemple, il devra mourir frappé de la foudre, et, fatalement, un orage éclate ce jour-là sur la région, sur la contrée, sur la ville où, fatalement, a été conduit le pauvre prédestiné ! La foudre tombe fatalement sur le quartier, sur le boulevard, sur l'arbre où fatalement l'homme s'est réfugié !

Allons donc ! Et l'on s'étonne après cela que l'importante loi de réincarnation rencontre des sceptiques !

Le miracle, la fatalité, le caprice, l'arbitraire, voilà ce qu'on offre à notre raison comme causes déterminatives de l'existence. On vient au monde comme on veut, quand on veut et où l'on veut, que cela soit juste ou injuste, bon ou mauvais pour l'être, profitable ou préjudiciable à l'humanité : arbitraire et caprice. On nous impose une épreuve expiatoire qu'il nous faut intégralement subir de la naissance à la mort : fatalité et miracle. L'Esprit élevé peut s'incarner parmi les sauvages. Pourquoi pas chez les singes alors ?

* * *

Pourquoi ? Parce que, ainsi du reste que tous les actes de l'existence, le retour à la vie charnelle doit être régi par une immuable loi naturelle, applicable à tous, égale pour tous, c'est-à-dire à laquelle nul, si puissant et si élevé soit-il, ne peut exceptionnellement se soustraire. Découvrir cette loi, la démontrer dans sa cause comme dans ses effets, tel est donc l'unique moyen de présenter à l'intelligence le principe important de la réincarnation et de le rendre acceptable par tous.

En devinant la rotation des planètes autour du Soleil, Copernic croyait cependant qu'elles se mouvaient dans des orbites circulaires ; Kepler vint après lui et par la découverte des trois lois qui ont immortalisé son nom, décrivit le mouvement réel des planètes en expliquant par ces lois les phénomènes cosmiques jusqu'à lui inexplicables.

Ainsi en est-il du principe de la Réincarnation : deviné par Allan

Kardec (et ce n'est pas un faible mérite) il manquait à sa vérité, la sanction rationnelle des lois qui en régissent les manifestations naturelles. C'est à l'Esprit Jean, que revient l'honneur de les avoir mises en lumière. Nous les énonçons ci-dessous :

1° La nature incarne l'Etre à l'instant où son état organique ne lui permet plus de résider dans le monde périsprital.

2° L'Etre est incarné dans le milieu où l'appelle son affinité moléculaire, affinité conséquente elle-même de l'état plus ou moins élevé de l'être qui, par suite, se trouve naturellement entraîné, à l'instant de l'incarnation, dans un milieu charnel correspondant à son degré d'élévation.

3° Les diversités physiologiques produites par la nature sont uniquement celles qui, sans troubler l'harmonie organique, différencient les individus entre eux par le plus ou moins de grossièreté ou de délicatesse dans la composition moléculaire tant extérieure qu'interne. De même les diversités morales produites par la nature, sont uniquement celles qui, sans détruire l'harmonie intellectuelle, différencient les individus entre eux, par leurs degrés particuliers de supériorités acquises.

Ces données acceptables et compréhensibles pour tous ont l'incontestable mérite de supprimer l'ingérence de toute cause arbitraire ou capricieuse dans le phénomène de l'incarnation, en le faisant simplement rentrer dans le cadre des lois naturelles. Elles ont, en outre, l'avantage sur la théorie miraculiste de la mission, de l'expiation et de l'épreuve, de dégager entièrement la responsabilité de la nature, des discordances intellectuelles et organiques qui seraient, alors, uniquement produites par l'exercice du libre arbitre individuel ou collectif. On s'incarne là-haut, comme on meurt ici-bas : par une décroissance progressive de l'état présent conduisant naturellement à l'état futur — toutes causes accidentelles exceptées, bien entendu. — On n'est pas borgne, bossu, boiteux ou contrefait parce qu'on mérite de l'être, mais bien parce qu'une cause accidentelle, personnelle ou étrangère à l'individu qui en subit les effets, est venue détruire l'harmonie organique naturelle. On ne devient pas fou, pour expier des fautes antérieures, mais bien parce que diverses causes, organiques, morales ou sociales, toutes accidentelles, ont détruit l'harmonie intellectuelle préparée par la nature. On n'est pas riche ou pauvre, heureux ou malheureux, fortuné ou misérable, faible ou puissant parce qu'on a voulu ou accepté qu'il en fut ainsi, mais bien parce que — selon l'énergique expression

de l'Esprit Jean — sorti des mains d'une mère tendre et prévoyante : la nature, l'être est livré aux mains inexpérimentées d'une marâtre égoïste : la société.

(à suivre) E. LEBAY.

CAUSERIES
DU
PÈRE MATHABON

V

« L'être Survivant »

Si j'étais atteint de philomathie je vous dirais, pour appuyer la théorie de l'esprit Alpha et les principes mis en avant par MM. Réné Caillé, George et quelques autres spirites ayant affirmé ou soutenu la thèse de la persistance de la forme de l'Esprit, que la science peut être considérée comme « formiste » elle aussi. Et pour tâcher de vous en convaincre, je me lancerais tête baissée dans l'étude des tourbillons, en ayant soin de vous citer — comme cela se fait en pareille occurence pour le décorum scientifique — les systèmes de Max Schultze, de Vurtz, de Helmholtz, de Thomson, de Huxley, de Cuvier, lesquels (les deux derniers surtout) comparent l'être vivant à un tourbillon, pour faire saisir la permanence de la forme au milieu du renouvellement perpétuel de la matière. Puis passant de la molécule vivante ou protoplasmique à l'ensemble de l'édifice vivant, nous tâcherions de conclure à l'immanence de la forme dans les phénomènes de l'organisme charnel et périsprital.

Mais à argumenter ainsi je craindrais fort de m'embarquer dans un raisonnement sans fin, ou bien dans une fin de raisonnement sans grand honneur, s'il m'advenait de noyer mes petites connaissances dans les imbroglios scientifiques.

Je sais bien qu'il n'est pas difficile, même à un simple bachelier, de poser au savant, la bibliothèque étant ouverte pour tout le monde et tout le monde pouvant y compulser et recompulser à son aise. Mais, outre que je n'éprouve nulle envie de me faire prendre pour savant, je craindrais les fatigues qu'une telle envie pourrait bien me coûter.

Je me contenterai donc de vous narrer un petit entretien d'Alpha sur cette question de la forme de l'être périsprital, entretien que semble résumer les quelques lignes suivantes de M. Réné Caillé, déjà signalées par M. Révola dans un article écrit sous l'inspiration de l'esprit Alpha.

« .....Nous sommes persuadé, écrivait M. Réné Caillé dans la « *Revue Spirite* que tous les esprits humains qui vivent autour de « nous et qui peuplent les espaces sont exactement conformés de la « même manière que nous ; qu'ils ont des veines, des artères, des « nerfs, tous organes formés si vous voulez avec cette matière invi- « sible, élastique, impondérable, infiniment déliée qui remplit les « espaces interplanétaires et les interstices de tous les corps et qu'on « appelle éther, dans lesquels coulent les fluides qui spécifient chacun « des esprits. Seulement tout cela est invisible pour nous, mais cela « ne doit pas plus nous étonner que ne nous étonnent, aujourd'hui, « les phénomènes électriques de l'atmosphère. Ne voyons-nous pas « tous les jours l'électricité, qui est invisible, se glisser entre les « molécules invisibles d'oxygène et d'azote qui forment l'atmosphère « et s'y mouvoir avec une vitesse incalculable. Bien des faits peuvent « venir corroborer cette opinion. Entre autres, par exemple, l'article « tiré du livre publié par le colonel américain Olcott et intitulé *Gens* « *de l'autre monde* où vous voyez une personne poser sa main sur la « poitrine de l'indienne Honto et sentir s'agiter son cœur aussi régu- « lièrement que celui d'un être vivant. Dans les expériences de l'aca- « démicien Crookes ne le voit-on pas aussi prendre la main d'Annie « Morgan et sentir battre son pouls.



— Mais, disions-nous à Alpha, s'il est vrai que l'être périsprital soit composé d'un corps et d'une âme, à quoi peuvent vous servir, par exemple, vos jambes ? Il nous semble que sur les moyens de locomotion vous rendez des points à l'électricité.

— Ce n'est pas prouvé. Toutefois votre objection ne serait pas sans réplique si j'avais l'intention de soutenir que notre organisme est en tous points conforme au vôtre. Je pourrais, en effet, vous répondre que l'hirondelle n'a point besoin de pattes pour traverser les mers ou chercher sa nourriture ; que pourtant dans son nid, c'est-à-dire chez elle, les pattes lui sont nécessaires, et qu'il serait anormal et même fâcheux pour elle, si on les lui supprimait.

Que semblablement, si pour se déplacer l'être périsprital trouve ses facultés locomotrices dans la puissance plus ou moins grande de sa volonté, les jambes pourraient bien lui être nécessaires dans le milieu qui lui sert de séjour familial.

Mon intention n'est pas cependant de soutenir cette thèse trop exclusive de la forme hominale pour l'être périsprital. Plus tard nous reviendrons sur ce sujet, mais pour l'instant, mon but est tout simplement d'affirmer et de vous faire comprendre, si possible, que l'être supra-terrestre n'est pas une simple entité, un point mathématique intelligent, mais bien un composé de corps et d'âme : la forme périphérique de l'être est de peu d'importance dans la question, et d'ailleurs, m'obliger à de grands détails à cet égard serait risquer de me faire dire des choses inexactes.

— Comment, dit mon ami Castelade étonné, vous finiriez par dire des choses inexactes ? Vous finiriez donc par ne plus savoir ce ue vous voudriez dire.

— Ami Castelade, répondit Alpha, je vous serais fort obligé de ne pas conclure à ma place en devançant des pensées qui ne sont pas miennes. Les jugements trop hâtifs font souvent prendre le Pirée pour un homme, et sa propre ignorance pour celle d'autrui. Si vous m'aviez laissé achever vous m'auriez entendu dire :

Que la topographie périspritale doit être précédée de l'étude physiologique, sans quoi l'on risquerait de ne pouvoir se faire comprendre. Qu'en effet, tous les moyens de comparaison faisant défaut sur terre pour apprécier, même par à peu près, le monde périsprital, vous étiez placés, dans cet ordre d'études, dans des conditions encore moins favorables que celles des aveugles-nés vis-à-vis des couleurs. Que la médiumnité provoquant presque toujours le dédoublement du médium, il était à craindre, qu'en me faisant tâtonner sur les expressions à employer, sur des sujets aussi délicats, le médium ne se communiquât liu-même et ne vous donnât, par suite, des missives apocryphes, inconscientes sans doute, mais toujours préjudiciables à la thèse soutenue par l'esprit.

X

Bien des motifs, poursuivait Alpha, viendront par la suite renforcer ou corroborer « l'*homo duplex* » appliqué à l'être survivant.

Au nombre de ces motifs, je pourrais dire au nombre de ces preuves, en voici deux, dont l'une est basée sur l'idée de la justice de Dieu, ou

de la juste conséquence des lois de la nature, et l'autre sur le fait même de la communication des esprits.

Croire en Dieu n'est certainement pas chose facile. Chaque religion prétend posséder la clef du vrai tabernacle, et l'on ne saurait rien imaginer de plus pénible qu'une âme dévote en quête du vrai culte. Son âme serait ballotée, mise en pièces par les défenseurs féroces, quoique sincères, des multiples divinités répandues sur la terre, ayant toutes pour mission de montrer chacune différemment le seul vrai Dieu.

Prenons la religion catholique. Celle-ci enseigne la toute puissance de Dieu et la spiritualité de l'âme, c'est-à-dire la survivance de l'entité animique. Elle affirme qu'un acte de sincère contrition ou une extrême onction en due forme, est capable de faire monter au ciel le plus grand pécheur repentant.

Au point de vue de la justice c'est absurde, car c'est là un moyen de récompenser éternellement l'âme d'un fripon, et de condamner aux flammes de l'enfer un juste qui, frappé à mort par ce même fripon, n'aura pas eu la chance de se trouver en odeur de sainteté au moment de son assassinat.

Les pères de l'Eglise ont certainement eu vent de cette monstruosité, aussi ont-ils inventé un genre d'études qui, sous le nom de théologie, exercent l'intelligence à tout admettre sans rien comprendre. La théologie est une fonderie de cerveaux humains dans le moule de la crédulosité béate. Sa dialectique d'enclume chasse à coups de mystères la cheville ouvrière du bon sens.

Pourtant les docteurs théologiens, ceux-là même qui frappent du marteau mystique le cerveau des néophytes béats, conservent quelques bribes de bon sens pour arguer de la spiritualité de l'âme, le bien fondé de l'acte de contrition sauveur.

Ainsi basé, leur raisonnement parait rationnel.

En effet, l'âme entité, l'âme spirituelle, l'âme point mathématique intelligent ne saurait, en vertu d'aucune loi physique, physiologique, philosophique ou simplement logique, être influencée par quoi que ce soit de matériel, surtout une fois rendue, par la mort du corps organique, à son état abstrait de principe pensant. Le mot âme ou esprit étant ici synonyme d'immatériel, d'incorporel, ne peut subir le choc du matériel, du corporel, matérialité et immatérialité constituant d'ailleurs deux états antithétiques absolus. Donc après la dissociation des éléments terrestres, l'âme spirituelle, qu'elle appartienne à un

méchant ou à un juste, se trouverait libre au même degré d'abstractive entité, si l'on peut dire ainsi, et tout aussi disposée à grimper au ciel que peu satisfaite de descendre aux enfers.

Il faut donc qu'ici une volonté arbitraire vienne faire l'office de gendarme et conduise la sus-dite âme spirituelle à l'endroit désigné par le Dieu-Juge, ou tout autre grand personnage de la cour céleste préposé au pouvoir exécutif. Il ne serait même pas irraisonnable d'admettre qu'avec des maîtres Lachaud ou Demange on ne pût tenter de gagner la cause de quelque âme gredine ; ou bien qu'avec la protection de quelque parent ou ami déjà en possession d'une bonne place de Paradis, St-Pierre ne vous permît de franchir subrepticement sa porte.

Voilà pourquoi le Dieu catholique ayant décrété de par l'Eglise qu'un acte de contrition vaut un passeport pour le Paradis, a été obligé, pour faire taire les mécontents qui pourraient le traiter d'humain moins humain que les humains, de créer des anges gardiens, des St-Michel archanges, des saintes et des saints ayant tous charge de surveillance ou de police près du Très-Haut.

Pour les spirites qui ne voient dans le moi survivant qu'un principe spirituel, même conséquence et même administration policière.

Il est vrai que nous aurions ici à tenir compte d'une enveloppe fluide, appréciable au point de vue de la forme, ressortissant par suite de la matière et recouvrant une partie pensante inappréciable et non atomistique : principe bizarre d'un contenant renfermant un contenu que rien ne saurait contenir puisque par nature il serait inaccessible à toute action d'essence matérielle.

Donc ce fluide enveloppe, par l'effet même de cette propriété bizarre, n'étant que fluide et rien autre, et semblable à tous les autres fluides de même espèce, ne pourrait que subir l'influence du principe pensant, ou rester passif et sans effet, et dans tous les cas laisserait le moi survivant dans la plus complète indépendance. L'entité spirituelle spirite, comme l'entité spirituelle catholique, aurait donc besoin d'un justicier pour subir la punition ou jouir de la récompense gagnée.

C'est bien d'ailleurs ainsi que l'ont compris les spirites de la première heure, témoin leurs propres écrits, dans lesquels le Dieu-volontaire possède des guides ou anges gardiens des catholiques, des messagers ou archanges Michel, des esprits supérieurs ou saints catholiques.

Les gendarmes ont un autre nom, la chapelle une autre enseigne,

mais au fond c'est la même boutique monarchique où l'arbitraire règne sous le nom de Providence.

Au lieu de liberté, d'indépendance, d'émancipation, de dignité humaine, que les mâles vertus de la conscience font éclore, on trouve des guides pour épier vos pas, des justiciers pour donner la férule, des esprits supérieurs pour jeter la grande morale dédaigneuse du haut de leur grandeur.

Ainsi créé, le monde périsprital impliquait nécessairement les punitions et les récompenses. L'homme restant dans l'enfance, traité en enfant, dûment fouetté comme M. Jourdain, pour n'avoir point appris à lire dans le livre de la sagesse conventionnelle ; telles sont les beautés du gouvernement arbitraire du Dieu des âmes spirituelles.

A l'encontre de cette autocratie céleste, nous opposons le déterminisme le plus libéral, conséquentiel des actions de la vie terrestre, qui, après la mort du corps charnel, influencent favorablement ou préjudiciairement l'être périsprital dans toutes ses parties organiques. On voit tout d'abord qu'ainsi considérée, la question de la survivance n'a plus à se préoccuper de la spiritualité ou de la matérialité de l'âme, l'une ou l'autre de ces deux hypothèses étant sans importance; l'être survivant étant étudié dans son ensemble fonctionnel, dans sa dualité de corps et d'âme, et non dans son principe animique exclusif.

Ici, l'être humain périsprital est grand et noble, parce qu'il reste responsable de ses fautes devant lui seul. Il y a fierté et dignité à la fois parce qu'il ne relève d'aucune volonté arbitraire, parce qu'il conserve son indépendance jusque dans les conséquences de ses fautes qu'il subit de lui-même et par lui-même. Et c'est en effet par la conscience que la punition n'émane que de sa propre individualité, qu'il apprécie toute la bassesse des actions mauvaises, dont la conséquence est : mauvaise existence périspritale, et toute la grandeur des nobles vertus, dont la conséquence est : vitalité grande dans l'autre monde, procurant non la béatitude rêvée par les âmes contemplatives, mais cette vie d'action et de travail intellectuel, que l'homme laborieux et honnête, entrevoit dans ses rêves d'indépendance et de liberté.

Ici, point d'archanges ou de justiciers ; point de tribunal céleste. Il y a la croyance pure et simple en Dieu, et les lois de la nature qui nous atteignent. Dieu infini par l'infinie perfection de ses lois, n'ayant besoin ni de gendarmes, ni d'esprits supérieurs pour les appliquer à tous avec une égale impartiabilité.

Le corps périsprital subissant physiologiquement les conséquences

de la vie terrestre, il s'ensuit que l'être humain, après la mort du corps charnel, subit les conséquences physiologiques de son existence charnelle, c'est-à-dire la somme totale de ses bonnes et mauvaises actions.

C'est la justice pure et simple, renfermée dans ce vieil adage : Comme on fait son lit on se couche.

Voilà pour la première des deux raisons, sur laquelle, d'aillenrs, je reviendrai très prochainement avec plus de déve...ements.



La seconde raison, continuait Alpha, touche aux bases fondamentales du spiritisme dont l'objecif, somme toute, est d'affirmer la communication possible entre les vivants terrestres et les survivants périspritaux.

En dehors du fait trois hypothèses peuvent être soutenues en principe.

1° L'être survivant pourrait être composé d'un corps et d'une âme et ne pas pouvoir se communiquer. La raison en serait, si après la mort, les moyens de relation entre les deux mondes se trouvaient rompus d'une façon absolue.

2° L'être survivant pourrait être doué d'un corps organisé et se communiquer.

3° L'esprit pourrait n'être qu'une entité intelligente. Mais dans ce cas la *communication serait impossible.*

Nous ferons, s'il le faut, vingt articles sur cette matière, et tous tendront à établir cet aphorisme : L'esprit se communique, donc il possède un corps organique.

A priori cette proposition est plus évidente que le fait même de la communication, qui, bien souvent, peut être interprêté avec des causes diverses.

A cet égard les théosophes ont apprécié scientifiquemeut, philosophiquement toute l'importance du problème. Aussi nient-ils la communication parce qu'ils ne veulent voir dans le moi survivant, qu'une âme spirituelle dépourvue de tout organisme sensoriel, vivant à l'état subjectif et ne pouvant, par conséquent, entrer en relation avec le monde objectif.

Leur raisonnement est parfaitement juste, car admettre la survivance de l'âme dans son état simple et la communication, c'est tout auss gratuit et peu sérieux que l'assertion d'un humain terrestre, qui

prétendrait pouvoir voyager dans les astres en enveloppant son corps dans une certaine quantité de fluide harmonique.

L'enveloppe fluide recouvrant l'entité spirituelle est également ici sans valeur. On sait, en effet, que le monde objectif n'existe pour le moi que par les différents modes d'impressionnabilité des centres nerveux qui interprètent chacun d'une manière différente des phénomènes semblables. Il faudrait donc que ce fluide-enveloppe, pour extérioriser le moi, possédât toutes les propriétés organologiques, c'est-à-dire, que telle partie interprétât en son certaines ondulations, que telle autre partie traduisît en lumière certaines autres ondulations, et ainsi de suite pour la relation des autres centres fluides transmetteurs. Or, ceci ne pourrait être, qu'à la condition que ces portions de fluides ne fussent semblables ni de propriété, ni de qualité, sans quoi il y aurait confusion dans les fonctions sensorielles ou interprétatives.

Mais de telles facultés diversifiant chaque partie du fluide de l'esprit, constitueraient bien et dûment un ensemble organisé, et dès lors, nous retomberions dans une guerre de mots qui en définitive, exprimeraient une idée semblable, à la forme près, cette question de la forme étant d'ailleurs sans importance puisque le résultat sensoriel serait le même.

Si, par enveloppe, on entendait une portion de fluide homogène, sans autre propriété que celle de recouvrir l'entité spirituelle, la question rentrerait dans les données de l'existence subjective, et dès lors, il ne serait plus possible d'admettre la communication.

Si l'âme, en effet, était *sujet-objet*, comme elle ne pourrait être que l'expression du vrai dans le sens absolu, elle aurait conscience des mouvements de l'éther, qui produisent la lumière, mais elle ne verrait pas ; elle aurait conscience des vibrations atmosphériques qui produisent le son, mais elle n'entendrait pas.

Donc, pénétrant toutes choses sous leur aspect de vérité absolue, l'être subjectif ne pourrait correspondre avec vous autres terriens, qui avez conscience, non pas de l'exactitude même des objets, mais d'une interprétation toute particulière de ces objets, interprétation qui pourrait d'ailleurs varier avec d'autres organes sensoriels.

Les théosophes ont si bien compris toute l'importance de cette question, qu'ils admettent la communication tant que l'être survivant ne s'est pas dépouillé de son organisme fluidique corporel, pour la nier ensuite lorsque ce corps étant dissous, il ne resterait plus que la partie subjective.

A moins de s'engager dans une scolastique vague où le jeu des mots

tient lieu d'analyse, on ne peut donc qu'admettre : ou l'être survivant doué d'un organisme assez complexe pour se mettre en rapport avec le monde objectif (et en ce cas la communication se déduit de l'hypothèse même de cet organisme); ou bien la survivance d'une âme spirituelle, n'ayant ni corps, ni organes, ni monde extérieur, dont la subjectivité constitue l'existence purement idéale, où tout enfin, famille, amis, affections, désirs, joies et peines, réside dans la somme imaginaire ou de rêve, que les impressions morales de la vie terrestre ont transmise à l'âme, rendue par la mort à l'isolement subjectif du grand tout.

Vivant d'une vie réelle, supérieure dans des proportions considérables à la vie terrestre, et ne souffrant d'aucune dislocation ou dissociation d'organisme, j'ai bien le droit d'affirmer, en sus des explications précitées, que *l'être survivant* possède le moi et le non-moi dans toute la plénitude de ses facultés morales et sensorielles.

Ainsi concluait l'esprit Alpha.

Le Père Mathabon.

Parmi les nombreux discours prononcés au Père Lachaise pour le récent anniversaire d'Allan Kardec, il est celui de M. Camille Chaigneau, publié par la *Revue*, que nous reproduisons volontiers, nous trouvant en parfait accord à la *Vie Posthume* avec les sentiments qu'il exprime.

Discours de M. J. Camille CHAIGNEAU

Mesdames, Messieurs,

Sans fétichisme pour un nom, comme sans attrait superstitieux pour ce magnifique jardin dont le sous-sol n'est qu'un immense charnier, nous nous trouvons rassemblés dans ce lieu, qui est un cimetière, autour de ce dolmen qui porte un nom, celui d'Allan-Kardec.

C'est que l'asile de la mort, bien que sans valeur intime aux yeux du spirite, sans représenter pour chacun de nous l'idée d'un rendez-vous avec les chers disparus, peut néanmoins parfois comporter un caractère imposant dans le cas d'une manifestation collective ; car il accentue alors, par une puissance de contraste, la protestation de l'immortalité contre la mort.

C'est, d'autre part, qu'au-dessus du nom manifesté par ce granit plane la lumière d'une idée, comme un ciel d'azur sur la rose pénétrante qu'il a fait éclore.

Et, de même que nous sommes aujourd'hui groupés sur cette colline, avec l'espace libre tout autour de nous, sans toits ni murailles, de même nos idées s'y doivent rencontrer librement, sans murailles de sectes et sans toitures de dogmes. Et, de même aussi que la rose la plus renommée d'un jardin est solidaire des autres fleurs pour glorifier une même atmosphère d'éclosion, de même, en saluant dans Allan-Kardec la jeune science de l'immortalité, nous apportons aussi notre souvenir à tous les ouvriers de la même conquête radieuse.

Mais quelle est donc cette conquête ? Quelle en est la caractéristique essentielle ? Quel en est l'élément irréductible ?

Cet élément irréductible du spiritisme, cette caractéristique qui lui constitue une individualité propre parmi toutes les sciences psychiques, c'est la communication intelligente entre les vivants et les morts (je veux dire entre ceux que l'on a coutume de désigner par ces mots), c'est le fait de la médiumnité intelligente, c'est la mise en rapport indiscutable de l'Humanité incarnée avec l'Humanité désincarnée, en un mot c'est le commencement du travail qui doit faire de l'Humanité tout entière, considérée dans tous ses âges et sous ses deux modes de vie, un seul être solidaire, intégral et conscient.

Cette transformation des vivants et des morts en une seule et même Humanité consciente, voilà ce que toutes les écoles spirites libérales, aussi bien américaines qu'européennes, contiennent en puissance, malgré leurs divergences actuelles et en dépit de certains écarts de mysticisme. Je dis « en puissance » car nous n'en sommes encore qu'à l'*a b c* de la conquête scientifique de notre autre patrie, la patrie circum-terrestre ; et, de même, nos frères les esprits n'en sont encore qu'à l'*a b c* de la conquête rationnelle de la terre, qui est aussi leur patrie comme la nôtre. De là bien des difficultés, bien des luttes, des déboires et des déceptions. De là aussi des désertions parfois de la part des impatients, qui vont alors grossir le contingent des sciences toutes faites, de ces sciences vénérables si intéressantes au point de vue archéologique, mais sciences fossiles se présentant à nous par exhumation et non par élaboration.

C'est devant ces sciences-là, de plus en plus envahissantes ; c'est devant cette remise au jour de l'ancien occultisme, qu'il importe au spiritisme de prendre position, en définissant nettement sa propre caractéristique essentielle et en la sauvegardant de toutes les submersions. Hier nous disions : Dans le sein du spiritisme, prenons position pour la liberté contre l'absolutisme. Aujourd'hui il me semble utile d'ajouter : Dans l'ensemble des sciences psychiques, cherchons la concordance autant qu'il se peut ; mais si l'antique science des emples provoque elle-même quelque antagonisme, si le dogme ex-

humé, heurte le fait vivant, alors prenons position pour le fait contre le dogme, pour le progrès contre la momification, pour la solidarité de nos deux mondes (l'incarné et le désincarné) contre la théocratie qui les divise pour régner sur eux.

Non qu'il faille mépriser les témoignages de l'antiquité. Loin de là. Le spiritisme n'a qu'à gagner à l'étude impartiale de ces précieux documents. Seulement il ne doit pas l'oublier, il y a quelque chose qui prime les systèmes les plus vénérables comme les plus magistrales des théories : c'est l'éloquence d'un fait. Or, la communication d'un esprit intelligent et qui le prouve par son langage, la manifestation d'un esprit plein de bonté, et qui répand une influence d'harmonie, sont des faits qui infirment les prétentions tranchantes de certaines doctrines touchant la valeur intellectuelle et morale des esprits. On a dit de nos correspondants d'outre-tombe que c'étaient des coques errantes vides d'intellectualité ; demain peut-être, vous entendrez affirmer que les morts sont des êtres pour ainsi dire latents, des essences comateuses, incapables de travail propre dans leur état normal d'outre-tombe. Qu'importent ces assertions dogmatiques à l'observateur patient que l'expérience a convaincu du contraire ? Que lui importent, pour si magistralement qu'on les énonce, ces flagrantes contre-vérités faites pour entraver la collaboration des deux mondes et pour substituer aux incessants progrès de la libre pensée une formule prétendue intégrale ? Je dis « prétendue intégrale, » car cette soi-disant intégralité n'étant point destinée au vulgaire, il est impossible aux profanes, comme vous et moi, de constater autre chose qu'une « prétention. »

Le spiritisme ne refuse point d'emprunter des informations à ses voisins ; mais, par le fait d'ouvrir les yeux sur tous les documents capables de l'intéresser, il n'entend pas le moins du monde abdiquer son autonomie, se laisser déborder, et à plus forte raison se laisser résorber. Le passé, semblable à un vieillard couvert de rides, peut dire : « Je suis la sagesse, tu n'as qu'à être ce que je fus. » Mais le jeune avenir, malgré les chancellements de ses premiers pas, répond : « Je suis le progrès, je grandirai et j'irai plus loin que toi ! » Ah ! combien est plus cher à l'Humanité incarnée le moindre petit enfant, que tout le peuple des ossements refroidis, accumulé sous nos pieds dans cette nécropole ! Et, pour l'humanité immortelle, avide de renouer ses tronçons, combien est plus cher le moindre éclair de spiritisme, le moindre rattachement des deux mondes de cette humanité, de ses deux modes de vie, que tous les débris hiératiques dégagés des ruines des temples !

Ah ! vous qui ramassez si pieusement ces témoignages des antiques civilisations, comment ne sentez-vous pas la raison profonde qui long-

temps les a dérobés à la civilisation moderne ? Comment ne voyez-vous pas à quel point il était utile que cette chaîne de traditions fût momentanément rompue ? C'est de cette rupture qu'est sorti le mouvement nouveau de la libre-pensée. Comme dans le phénomène de la réincarnation, l'Humanité a éprouvé le besoin de voiler un instant ses souvenirs pour recommencer une nouvelle vie. Renonçant au système du *magister dixit*, à la simple transmission d'une science immuable, elle a repris son œuvre par la méthode expérimentale; moins systématique, mais plus touffue, l'étude moderne a poussé les sciences physiques jusqu'à leurs limites extrêmes, et maintenant la voici arrivée sur les confins des sciences psychiques, armée de sa méthode nouvelle et découvrant des horizons nouveaux. Et voilà pourquoi tout récemment notre monde assistait à l'aurore du spiritisme.

Mais presque en même temps, comme par contre-coup, la science antique tendait à ressortir de ses cendres et à rendre à l'Humanité la mémoire de sa vie scientifique passée. Oui certes, l'Humanité peut actuellement s'infuser ses ressouvenirs, mais à condition d'être assez forte pour échapper à une régression qui serait contraire à son progrès.

Avant tout il lui faut s'établir résolument sur le terrain du fait, seule véritable garantie de ses patientes conquêtes. C'est en se plaçant sur ce terrain qu'elle sauvegardera le lien de rapport positif qui la rattache à son autre soi-même : l'Humanité désincarnée. C'est en se plaçant sur ce terrain — non pas seulement en prouvant la survivance, mais en pratiquant la communication, non pas seulement en exposant la réalité du télégraphe d'outre-tombe dans une expérience pédagogique, mais en s'en servant dans la pratique comme d'un nouvel instrument de la vie collective — c'est ainsi que l'on arrivera à prendre position d'une manière solide en face de l'amas exhumé des théories antiques ; doctrines vénérables, bataillons fossiles dont la lourde pesée, si l'on n'y faisait contre-poids, tendrait à faire sortir le spiritisme de son impulsion propre, de sa route de jeune et libre lumière, pour le résorber dans leurs souterrains.

De tous côtés, traçons des chemins, frayons des voies entre l'Humanité incarnée et l'Humanité désincarnée. Pour être mieux solidaires dans ce rôle d'explorateurs, soyons des esprits libres, car liberté et solidarité sont les deux pôles de l'idée moderne; évitons l'absolu, le dogmatisme, le mystère; et tous ainsi, fraternellement, naturellement, par la seule force de la sincérité, jointe aux aspirations d'une immense harmonie, nous rapprocherons dans une même vie collective les deux mondes de notre Humanité ; et alors ils ne se contenteront plus de s'alimenter incessamment l'un par l'autre, de se déverser incessamment l'un dans l'autre; leur solidarité par enchaînement se doublera d'une

communion simultanée; et alors ce sera véritablement la République universelle de l'Humanité, et son image se reflétera sur la terre.

Sur ce terrain de l'exploration assidue, libre de tout esprit dogmatique, des rapprochements d'écoles se feront certainement. Je ne doute pas, par exemple, que la grande loi de réincarnation formulée doctrinairement par Allan-Kardec et qui est une des caractéristiques de son œuvre, ne se dégage bientôt de toutes parts, comme fait général. L'école américaine a plutôt réservé cette question qu'elle ne l'a définitivement tranchée dans un sens négatif. Il serait facile d'en donner des preuves. Il suffit donc qu'en Amérique les esprits ne craignent plus de se montrer sous ce jour, pour que ce point capital de l'évolution humaine dans ses deux modes de vie soit admis par tous les explorateurs des régions d'outre-tombe.

Ce moment n'est peut-être pas éloigné, et le langage de plus en plus rationnel des partisans de la réincarnation semble fait pour le hâter. Pour cette raison, comme pour bien d'autres, il se pourra que les spirites indépendants, loin d'avoir nui à l'œuvre d'Allan-Kardec, l'aient au contraire véritablement servie pour la propagation de ce qui s'y trouve de fondamental et d'impérissable. Car ce n'est que par la libre pensée qu'on trouve accès dans la conception de ses voisins. Et, pour en revenir au sujet dont je me suis écarté, ce n'est aussi que par la libre pensée que l'on infusera aux idées spirites modernes la vitalité nécessaire, pour que nul reflux des grandes choses du passé ne les étouffe de ses pesants tourbillons.

Travaillons donc, pleins d'espoir et d'espérauce, l'esprit libre et le cœur ardent ; poursuivons notre voie sans nous émouvoir des obstacles, avec la certitude de coopérer au progrès humain. Ce sera le meilleur hommage que nous puissions rendre à ceux qui nous ont précédés, et particulièrement à ce travailleur magistral, à ce pionnier de la première heure dont nous honorons aujourd'hui le souvenir.

J. Camille Chaigneau.

NOTES ET IMPRESSIONS

Que la vie est bête ! s'écrie-t-on souvent. Il serait plus précis peut-être de dire : Que l'homme est bête ! et plus modeste : Que je suis bête !

Il en est de la vie comme de certains tableaux qui demandent à être regardés de loin, contemplés d'un large coup d'œil. Les détails exami-

nés de près sont grossiers, informes. Les plus nobles occupations, les sentiments les plus élevés, minutieusement disséqués, paraissent aussi vains et inutiles que les amusements des enfants et leurs caprices. Les plaisirs les plus raffinés, les plus élégants sont d'une bestialité crue dans leurs éléments essentiels. Les résultats de la science n'ont en eux-mêmes aucune valeur, aucune signification. Les actes de la vie ordinaire sont ineptes et stupides. Et tout cela pourtant, toutes ces parties laides ou banales forment un bel ensemble.

Avouons toutefois que pour le voir ainsi, il faut y mettre un peu du sien.

Et ici apparait toute la profondeur et l'utilité pratique de cette théorie métaphysique qui fait de l'univers une œuvre de notre esprit, du *non moi* la création du *moi*. Chacun ajoute à l'hallucination commune, identique pour tous dans ses traits principaux et l'individualise. Chacun a son *non-moi* personnel. Et c'est dans la nature des impressions les plus fines et les plus délicates, qui nous viennent du monde extérieur, que les différences se manifestent. C'est dans les nuances de traduction du langage des choses et des êtres que nous différons, mais ce sont ces nuances qui font du *traduttore* un *traditore*.

Et ces impressions dernières, si on peut dire, qui tiennent autant de l'idée que de la sensation, déterminent le caractère des conceptions de la vie. Elles en forment le lien, le fond, l'élément *idéal*... que ces conceptions indiquent caché sous les phénomènes apparents. Elément indéfiniment varié puisqu'il est le point où les différences, dans la manière de sentir et de penser, se dessinent le plus nettement. Il fait considérer la vie comme le plus grand des biens et le pire des maux, la plus lugubre plaisanterie et le chef d'œuvre d'une intelligence parfaite, un mécanisme sans but et une providentielle voie pour conquérir la vie éternelle, une horrible cacophonie et un sublime concert, etc... Mais la note dominante, la partie essentielle de ces opinions multiples est dans la réponse qu'elles font à un même groupe de demandes : qu'est-ce que le bien, qu'est-ce que le mal ? Quelle est leur origine, la valeur absolue ou relative de ces termes ?

Autant de questions d'ordre moral que la plupart des honnêtes gens et des coquins ne se posent jamais ; les premiers, parce que la solution de ces problèmes est comme le résultat d'un instinct enfermé dans le domaine de leur vie psychique inconsciente ; les seconds, parce qu'ils en comprennent l'inanité au point de vue du genre particulier de relations sociales qu'ils entretiennent avec leurs semblables.

Ces sujets ne préoccupent guère que les philosophes de profession ou de goût et les esprits à tendances critiques. Les solutions données peuvent se ranger sous les deux titres : origine divine et valeur absolue de la législation morale, origine humaine et valeur relative. On sent l'importance doctrinale de ces deux grandes divisions, mais aussi — toute notion morale étant d'autant plus incertaine logiquement qu'elle est d'un ordre plus élevé — quel caractère éminemment hypothétique doivent présenter les nombreuses manières de voir qu'elles comprennent.

Il y a des conclusions absolument négatives. Le bien, le mal, vaines distinctions. Alors tout disparaît. Si on nie le bien, si ce terme n'exprime qu'une opinion passagère de l'homme, si entre la vertu et le vice il n'y a qu'une différence d'espèce et non de valeur, il faut également nier la vérité et la beauté, et la vie est plus vide que le néant.

Croire ainsi n'est certainement pas vulgaire. Original et fier est ce mépris du monde, des autres et de soi-même ; mais il n'existe guère que chez les désespérés, et a chez eux le caractère d'une vengeance, d'une orgueilleuse révolte contre la destinée. Le désespoir est un homme libre, l'espérance est une esclave, dit un proverbe arabe.

Peut-être ont-ils raison. Mais ceux-là ne les suivront pas, qui ont commis dans leur vie quelques actions dites bonnes, qui dans de rares moments de méditation et de recueillement se sont élevés dans ces pures régions de la pensée où les passions égoïstes s'anéantissent, où le cœur voudrait se donner à tout et à tous, qui apprécient la saine et forte saveur du doute et s'énivrent au rayonnement de la moindre lueur de vérité, qui oublient le monde à la lecture d'une belle page, qui restent muets et pensifs devant un chef-d'œuvre, ceux-là trouveront que la vie n'est pas bête quand on sait : aimer, douter, rêver.

STEPHANUS.

Souvenirs d'un Spirite, *par Amand Greslez, librairie des Sciences psychologiques, rue des Petits Champs, 5, Paris. Prix : 2 fr.* — S'il est dans ce petit livre posthume certains faits non dénués d'intérêt, par contre, bon nombre de pages, à notre avis, n'auraient rien perdu— ni la cause spirite non plus — à rester dans les tiroirs. Toutefois, l'honorable auteur ne pouvant répondre, nous tairons nos réflexions sur ses théories, dont les tendances anti-évolutionnistes, anti-libre-penseuses et particulièrement mystiques et miraculistes ne pourraient être ni approuvées ni partagées par la *Vie Posthume*.

FLEURS ÉPARSES

On entend de ces voix qui ne sont pas de la terre et qui ressemblent à celles que les nouveau-nés entendent encore et que les moribonds entendent déjà. VICTOR HUGO.

Malheur hélas ! à qui n'aura aimé que des corps, des formes, des apparences ! La mort lui ôtera tout. Tâchez d'aimer des âmes, vous les retrouverez. (ID.)

Le corps humain pourrait bien n'être qu'une apparence ! Il cache notre réalité. Il s'épaissit sur notre lumière ou sur notre ombre ; la réalité c'est l'âme. A parler absolument, notre visage est un masque. Le vrai homme c'est ce qui est sous l'homme. Si l'on apercevait bien cet homme-là, tapi et abrité derrière cette illusion qu'on nomme la chair, on aurait plus d'une surprise. (ID.)

Au commencement les victoires que l'on remporte sur soi-même paraissent bien petites ; insensiblement elles sont plus amples et toujours plus faciles. C'est la loi de la force dans l'essor toujours augmentée par l'essor même. GEORGE SAND.

Plus une inspiration est élevée, plus on sent clairement qu'on n'en est pas le principe ni la source, mais seulement l'organe.

GOUNOD.

Les idées sont des forces vives mêlées à l'air que nous respirons ; et quoi qu'on puisse faire pour échapper à ces invisibles courants, si loin qu'on se tienne à l'écart, on s'en pénètre, on s'en imprègne, on est toujours l'enfant de son siècle. JULES SANDEAU.

L'âme aide le corps et à de certains moments, le soulève. C'est le seul oiseau qui soutienne sa cage. VICTOR-HUGO.

Celui qui trouve du plaisir dans le vice et de la peine dans la vertu, est encore novice dans l'un et dans l'autre. *(Proverbe chinois)*.

Le Directeur-Gérant : M[me] GEORGE.

Marseille. — Imp. Générale Achard et Cie, rue Chevalier-Roze, 3 et 5.